

sédée que de l'intelligence de la vérité, et juger une telle vie seule digne d'être éternelle et d'être la vie de Dieu; mais qui voit les saints tellement ravis de ce divin exercice, de connaître, d'aimer et de louer Dieu, qu'ils ne le quittent jamais, et qu'ils éteignent pour le continuer, durant tout le cours de leur vie, tous les désirs sensuels; qui voit, dis-je, toutes ces choses, reconnaît dans les opérations intellectuelles un principe et un exercice de vie éternellement heureuse (2). »

Des opérations intellectuelles, passons maintenant, avec Bossuet, à celles de la volonté qu'il ne sépare pas de l'entendement. De même que l'entendement, la volonté est au-dessus des sens. Sa supériorité et son indépendance se reconnaissent par l'empire qu'elle exerce sur le corps. Vouloir, dit Bossuet, d'après saint Thomas, est une action par laquelle nous poursuivons le bien et fuyons le mal. Nous sommes déterminés à vouloir le bien en général; c'est dans le pouvoir d'arrêter sur tel ou tel bien particulier ce mouvement qui nous porte nécessairement vers le bien général, que Bossuet, comme Malebranche, fait consister le libre arbitre. Dans le *Traité du libre arbitre*, il traite ces deux questions : 1<sup>o</sup> y a-t-il, en effet, des choses qui soient tellement en notre pouvoir et en la liberté de notre choix que nous puissions les choisir ou ne pas les choisir ? 2<sup>o</sup> la créature étant libre, Dieu la laissera-t-il aller où elle veut ?

Pour résoudre la première question, il invoque le témoignage de la conscience, l'irrésistible évidence du fait de notre liberté (3). Mais quand, au lieu de considérer la liberté dans l'homme lui-même, il la considère dans ses rapports avec la providence et la prescience de Dieu, il semble vouloir aller contre ce témoignage de la conscience. En effet, il juge contraire à l'idée même de Dieu

(1) Bossuet fait ici allusion à la belle théorie de la vie contemplative dans la *Morale à Nicomaque*.

(2) Conclusion du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*.

(3) 5<sup>e</sup> semaine, 3<sup>e</sup> élévation.

qu'il abandonne la créature à elle-même et la laisse aller où elle veut. Ne pas comprendre les créatures libres dans l'ordre de sa providence, c'est lui ôter la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers. On ne sauve pas la souveraineté de Dieu en disant qu'il a lui-même voulu cette indépendance de la liberté humaine, car il est de la nature de la souveraineté absolue que rien de ce qui est ne lui soit soustrait. L'être créé doit en dépendre, non pas seulement quant à la substance, mais quant au mode. Dieu doit créer non-seulement la liberté en puissance, mais en acte, sinon il ne serait pour rien, ni dans l'arrangement du monde, ni dans l'ordre des choses humaines. C'est ici qu'on reconnaît l'influence du thomisme de Nicolas Cornet, laquelle sans doute a été fortifiée dans Bossuet, comme dans le P. Boursier, par certains principes de la métaphysique cartésienne qui tendent à ôter l'action aux créatures, et favorisent ainsi la prémotion physique. Il tient néanmoins pour également évident, que nous sommes libres, et que notre liberté est comprise dans les décrets de la divine Providence qui a des moyens certains pour la conduire à ses fins.

Quelque opposées que paraissent ces deux vérités, Bossuet croit qu'on peut cependant chercher à les concilier, pourvu qu'on soit résolu à ne laisser perdre aucune d'elles, quel que soit le résultat de cette recherche. Il passe donc en revue les divers moyens de conciliation proposés par la philosophie ou par la théologie. D'abord il combat ceux qui placent dans le volontaire l'essence de la liberté, et croient tourner la difficulté par cette subtilité, que les décrets de Dieu ne nous ôtant pas le vouloir, ne nous ôtent pas la liberté. Il n'approuve pas davantage les systèmes de la science moyenne ou conditionnée, de la contempération, de la délectation victorieuse auxquels il reproche de laisser quelque chose à l'homme, tandis que Dieu n'y fait que circonvenir, attirer, solliciter la volonté, mais ne l'opère pas, et ne frappe pas le dernier coup.

Le système qui ne laisse rien à l'homme, pour tout don-

ner à Dieu, la prémotion ou la prédétermination physique, voilà celui que Bossuet préfère à tous les autres, parce qu'il se persuade que Dieu, cause immédiate de notre liberté, la doit produire aussi, dans son dernier acte, et faire en nous l'agir de même que le pouvoir agir. Mais, suivant les partisans de ce système, et selon Bossuet, notre action n'en demeure pas moins libre *à priori*, parce que Dieu veut qu'elle soit libre. Il est absurde de dire que l'exercice de notre liberté n'est pas, à cause que Dieu veut qu'il soit, il faut dire au contraire qu'il est, à cause que Dieu, qui est tout-puissant, veut qu'il soit. Mais, quoi que dise Bossuet, on ne comprend pas que la toute-puissance de Dieu aille jusqu'à cette contradiction de faire qu'un acte dépende de nous, lorsqu'il ne dépend que de lui, et que nous soyons pour quelque chose, là où il est pour tout. Heureusement Bossuet a la sagesse de ne pas subordonner le fait de la liberté au succès de cette prétendue conciliation : « Rien ne peut nous faire douter de ces deux importantes vérités parce qu'elles sont établies l'une et l'autre par des raisons que nous ne pouvons contredire, car quiconque connaît Dieu ne peut douter que sa providence aussi bien que sa prescience ne s'étende à tout, et quiconque fera un peu de réflexion sur lui-même connaîtra sa liberté avec une telle évidence que rien ne pourra obscurcir l'idée et le sentiment qu'il en a, et on verra clairement que deux choses, qui sont établies sur des raisons si nécessaires, ne peuvent se détruire l'une l'autre, car la vérité ne détruit pas la vérité, et quoiqu'il se pût bien faire que nous ne sussions pas le moyen d'accorder ces choses, ce que nous ne connaîtrions pas dans une matière si haute ne devrait pas affaiblir ce que nous en connaissons si certainement. »

Après avoir considéré l'âme, Bossuet considère le corps, dans un chapitre qui est un excellent résumé de la physiologie cartésienne. Comme Descartes, il exclut de l'âme toute action vitale, tout principe vital, et même toute propriété spéciale de la matière organisée; comme Descartes, il a la prétention de tout expliquer dans le corps humain, naissance, mort,

santé, maladie, par un pur mécanisme. Il n'adopté pas cependant toutes les hypothèses de la philosophie cartésienne. Ainsi il met l'âme dans le cerveau, d'où elle préside à tout, sans prétendre décider si en effet elle a pour organe particulier cette partie du cerveau qu'on appelle la glande pinéale.

L'âme et le corps ayant été étudiés isolément, il les considère ensuite dans leur union et leur dépendance réciproques. Nous avons déjà dit que Bossuet rejette les causes occasionnelles, et que, moyennant un miracle perpétuel de Dieu, il admet une réciprocité d'action entre ces deux substances si opposées. D'abord il nous montre l'âme dépendante du corps dans sa partie sensitive, et il explique les mouvements corporels auxquels les sensations, les passions, l'imagination sont attachées. Il nous fait admirer la correspondance entre le corps et l'âme, les sensations qui répondent à l'ébranlement des nerfs, les imaginations aux impressions du cerveau, et les désirs ou les aversions, à ce branle secret, que reçoit le corps dans les passions, pour s'approcher ou s'éloigner de certains objets.

Après avoir démontré ce qui dans l'âme suit les mouvements du corps, il montre ce qui dans le corps suit les pensées de l'âme. C'est ici, dit-il, le bel endroit de l'homme. Dans les opérations intellectuelles, non-seulement l'âme est libre, mais elle commande. L'intelligence dépend sans doute indirectement du corps, mais précisément et en elle-même, elle n'y est pas attachée comme les sens, sans jamais pouvoir s'élever au-dessus, ce qui la condamnerait nécessairement à l'erreur. De même en est-il de la volonté, dont Bossuet montre le prompt et admirable commandement sur toutes les parties du corps, et en conséquence sur le cerveau, dont elles dépendent (1).

(1) Bossuet avait étudié l'anatomie pour l'enseigner lui-même au Dauphin. « Il s'imposa la tâche, dit le cardinal Maury, de faire lui-même un cours d'anatomie pour l'apprendre ensuite à son élève. On le vit fréquenter assidûment, durant une partie de ses soirées d'hiver, l'amphithéâtre du célèbre Nicolas Sténon, Danois d'origine et le plus habile dé-

On voit donc la parfaite société de l'âme et du corps ; on voit que dans cette société la partie principale de l'âme est aussi celle qui précède, et que le corps lui est soumis comme un instrument.

Aussi approuve-t-il Platon de définir l'homme, une âme se servant d'un corps, et de distinguer l'âme du corps comme la main de l'instrument qu'elle manie. Toutefois entre le corps, organe de l'âme, et les instruments humains, il y a une différence essentielle qui n'échappe pas à Bossuet. Rien n'arrive à notre corps que l'âme elle-même ne le sente. Elle ne le gouverne pas comme une chose étrangère, mais comme une chose naturelle et intimement unie. Ainsi est-il toujours attentif à ne donner dans aucun excès, et s'il excelle à montrer la distinction de l'âme et du corps, la part de l'un et de l'autre dans la volonté, la sensation et les passions, il ne montre pas moins bien ce qui les rapproche, ce qui les unit pour en faire, suivant son expression, un tout naturel qui est l'homme véritable. Il définit donc l'âme : une substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie (1).

Nous n'avons pas à revenir ici sur le sentiment de Bossuet (2) touchant la différence de l'homme et de la bête. Élevons-nous donc avec lui de l'homme à Dieu créateur de l'âme et du corps et auteur de leur vie. De même que Nicole et Fénelon, il n'a garde de dédaigner l'ar-

monstrateur de ce genre qu'il y eût alors à Paris. Ce grand homme apprit bientôt l'anatomie avec assez de soin pour pouvoir en renfermer un cours dans 32 pages que les gens du métier regardent encore aujourd'hui comme un manuel élémentaire exact et suffisant pour l'instruction des lecteurs étrangers à leur profession. Ce traité d'anatomie, où l'organisation du corps humain est expliquée avec beaucoup de justesse et de clarté, se trouve dans le 10<sup>e</sup> volume in-4<sup>e</sup> des *Œuvres de Bossuet*, et forme le second chapitre de son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* »

(Essai sur l'éloquence, note au chap. xxxix.)

(1) C'est à peu près la définition de saint Augustin : *substantia quædam rationis particeps regendo corpori accommodata. (De quantitate animæ).*

(2) 1<sup>er</sup> vol., chap. vii.

gument des causes finales. Partout où l'ordre se montre à nous, il reconnaît une fin expresse et par suite une intelligence. Or, l'ordre est visible dans toute la nature, mais particulièrement dans l'homme : « ouvrage d'un grand dessein et qui n'a pu être conçu et exécuté que par une sagesse profonde. » Il le prouve par l'harmonie des facultés de l'âme, de l'âme et du corps, et par l'artifice des organes. Jamais anatomiste ou physiologiste ne sut mieux faire ressortir ce merveilleux artifice, jamais surtout écrivain ne sut plus admirablement l'exprimer et le décrire.

Mais s'il ne dédaigne pas les preuves physiques, il place bien au-dessus, cependant, avec tous les cartésiens, les preuves métaphysiques. Toutes les vérités éternelles sont pour lui autant de démonstrations de l'existence de Dieu, parce que toutes supposent nécessairement un sujet en qui elles soient toujours entendues et éternellement subsistantes, un sujet qui est Dieu lui-même, d'où nous vient l'impression de la vérité. Il donne quelques développements particuliers à la preuve du *Discours de la Méthode* tirée de l'idée de la souveraine perfection. Dès lors, dit-il, que notre âme se sent capable d'entendre, d'affirmer et de nier, et que d'ailleurs elle ignore beaucoup de choses, elle voit, à la vérité, qu'elle a en elle un bon principe, mais aussi qu'il est imparfait, et qu'il y a une sagesse plus haute à laquelle elle doit son être. En effet, le parfait est plutôt que l'imparfait, et l'imparfait le suppose comme le moins suppose le plus, dont il est la diminution. Ainsi nous connaissons par notre propre imperfection qu'il y a une perfection infinie.

Il reprend et développe cette même preuve avec une sorte de lyrisme, dans les *Élévations sur les mystères*, où il unit souvent la métaphysique à la théologie : « Pourquoi l'imparfait serait-il et le parfait ne serait-il pas ? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient plus du néant serait-il, et ce qui n'en tient rien du tout ne serait-il pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque.

Qu'appelle-t-on imparfait ? Un être à qui quelque chose manque. » Voici comment il réfute ceux qui dans la perfection infinie ne veulent voir qu'une ampliation par notre esprit de la perfection finie ? « On dit, le parfait n'est pas, le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait, qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi et dans nos idées ; et l'imparfait, en toutes façons, n'est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, sinon par la perfection dont elle déchoit.... Il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut ; avant tout dérèglement il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà un être parfait, voilà Dieu, nature parfaite et heureuse (1). »

Si nous entrons plus avant dans les *Élévations* (2), nous y rencontrons toute une doctrine sur l'être et les attributs de Dieu, qui n'appartient sans doute pas en propre à Bossuet, et qu'on retrouve, soit dans saint Augustin, soit dans Descartes et Malebranche, mais qu'il fait sienne par la sublimité du langage. C'est d'abord un admirable commentaire de cette parole de l'Écriture, *Je suis celui qui suis*. Dieu est l'être par excellence, en lui le non-être n'a

(1) Première semaine, 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> élévation.

(2) Les jésuites, dans leur *Journal de Trévoux*, attaquèrent les *Élévations* comme ils avaient attaqué la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, mais d'une manière indirecte, en suspectant leur authenticité. Le neveu de Bossuet, l'évêque de Troyes, fit attester par un arrêt du Parlement l'authenticité du manuscrit, écrit tout entier de la main de Bossuet, et publia en réponse à leurs attaques : *Instruction pastorale au sujet des calomnies avancées dans le Journal de Trévoux du mois de juin 1731 contre les Élévations à Dieu*, 2 vol. in-12, 1733. Cette discussion est entièrement théologique.

pas de lieu, par conséquent il est toujours le même, immuable, éternel. « La mutation et le temps, dont la nature est de changer toujours, n'approchent pas de ce sein auguste, et la même perfection, la même plénitude d'être qui en exclut le néant, en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent, tout est immuable, rien ne s'écoule dans son être, rien n'y arrive de nouveau, et ce qu'il est un seul moment, si on peut parler de moment en Dieu, il l'est toujours (1). » Puis il montre que, de la plénitude de son être, découlent et son éternelle béatitude et son unité : « Écoute, Israël, écoute dans ton fond, n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes, écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et les simples idées. Écoute là, Israël, et là, dans ce secret de ton cœur où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : Le Seigneur notre Dieu est un seul seigneur (2). »

Bossuet ne dédaigne pas, mais avec bien plus de réserve que Malebranche, d'appeler la philosophie et la raison à l'appui des mystères. Il propose, d'après saint Augustin, une explication rationnelle du mystère de la Trinité, où il s'efforce de nous faire comprendre, par le spectacle d'une trinité défectueuse et imparfaite que nous découvrons au dedans de nous, comment la trinité se concilie avec l'unité de Dieu. En effet n'apercevons-nous pas trois choses au dedans de notre âme, d'abord l'être produisant la connaissance, puis la connaissance produite, puis enfin l'amour qui naît de l'être et de la connaissance, lesquels rentrent dans l'unité de notre être ? Dans le chapitre de *l'Histoire universelle* sur Jésus-Christ et sa doctrine, il essaye de donner une explication du mystère de l'incarnation tirée de la nature humaine et de l'union de l'âme avec le corps.

De Dieu en lui-même il passe à Dieu créateur. Si Dieu se détermine à créer, ce n'est par aucune nécessité, ni par aucun

(1) Deuxième semaine, 2<sup>o</sup> élévation.

(2) Première semaine, 4<sup>o</sup> élévation.

besoin de sa nature. Que le monde soit ou ne soit pas, rien n'est ajouté ni retranché à sa grandeur et à son bonheur. « Je suis celui qui suis, c'est assez que je sois. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile et ne peut faire aucune partie de votre grandeur, vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté et non par besoin (1). » Ce n'est pas avec moins d'éloquence que Bossuet revendique pour Dieu l'attribut de créateur contre ceux qui le réduisent au rôle d'ordonnateur de la matière. Dieu n'est pas un simple faiseur de formes et de figures au sein d'une matière préexistante, il n'a pas fait l'accident sans faire la substance, il a créé à la fois la matière et la forme. Il est, dit-il, infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes anciens ont connu sans toutefois l'adorer. « Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière... Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme (2). »

Il n'a pas eu besoin d'un temps et d'un lieu préexistants pas plus que d'une matière préexistante pour créer le monde. « Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu, comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité. Vous avez fait le lieu comme vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté, vous n'avez be-

(1) Nous retrouverions ces mêmes idées développées dans la critique, par Fénelon, de l'optimisme de Malebranche, critique à laquelle, comme nous l'avons déjà dit, Bossuet lui-même a mis la main.

(2) Commencement de la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle*.

soin d'aucun lieu. Qu'ajouterait à votre science, à votre puissance, à votre grandeur quelque espèce d'étendue locale que ce soit? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu qui les forme et les soutient, et votre vertu, c'est vous-même, c'est votre substance.... (1). »

Bossuet a considéré la Providence se manifestant par les causes finales, non-seulement dans l'ordre physique, mais aussi dans l'ordre des choses humaines. Non content d'affirmer que Dieu enferme dans ses décrets divins la conduite et la marche des événements humains, des empires et de l'humanité tout entière, il a voulu en donner la démonstration, et montrer en action toute la suite de sa providence, dans le *Discours sur l'histoire universelle*. Mais l'unique cause finale en vue de laquelle il nous la fait voir agissant, c'est la préparation, l'établissement et le triomphe de son Église. Quels que soient les vices et les lacunes d'un plan si exclusif, l'honneur revient à Bossuet d'être un des pères de la philosophie de l'histoire, par cet essai d'une démonstration régulière du gouvernement providentiel de toute la suite des événements humains. Quoique se conformant à un plan général, la Providence de Bossuet n'est pas la Providence générale de Malebranche. En effet elle agit par des volontés particulières et non par des volontés générales. Bossuet était donc en droit de répondre au marquis d'Allemands invoquant le *Discours sur l'histoire universelle* en faveur du *Traité de la nature et de la grâce*, qu'il ne l'avait pas compris. Arnauld, au contraire, pouvait très-bien opposer à Malebranche, dans ses *Réflexions théologiques et philosophiques*, l'autorité de Bossuet et la conclusion du *Discours sur l'histoire universelle*.

Nous avons montré comment et dans quelle mesure Bossuet a été philosophe et cartésien. Dans l'ordre naturel, il n'est pas moins persuadé de la souveraineté de la raison et de la règle de l'évidence que Descartes lui-même. S'il est ennemi des nouveautés en théologie, il ne l'est pas en phi-

(1) Troisième semaine, 3<sup>e</sup> élévation.

osophie. « Autant, écrit-il à Leibniz, je suis ennemi des nouveautés qui ont rapport avec la foi, autant suis-je favorable, s'il est permis de l'avouer, à celles qui sont de pure philosophie, parce qu'en celles-là on peut et on doit profiter tous les jours, tant par le raisonnement que par l'expérience. » Loin qu'il prétende tout rapporter à l'Écriture et à la révélation, il enseigne que la lumière naturelle de la raison a précédé et, sur ce point même, il reprend Jurieu : « Un autre aurait dit que l'Écriture confirme et achève ce que la lumière naturelle avait commencé ; notre ministre aime mieux attribuer le commencement à l'Écriture et la perfection à la raison, comme si les Pères de l'Église n'avaient pas eu la raison (1). »

Dans son *Histoire universelle*, il admet une première période, période immense de la vie de l'humanité, jusqu'à Moïse et à la loi écrite, où les hommes n'avaient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres, et où régnait la seule loi de la nature. Mais quoi de plus fort, dans la bouche de Bossuet, que cette expression de christianisme de la nature, dont il se sert pour signifier ces principes naturels de religion et de morale qui sont dans l'âme de tous les hommes, indépendamment de toute révélation ? « Sitôt, dit-il, que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration dont nous ne connaissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie... Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié, qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes, non pas tant par doctrine que par instinct, c'est une adoration que les païens mêmes rendent sans y penser au vrai Dieu ; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, le témoignage de l'âme naturellement chrétienne (2). » Qu'entend Bossuet par cette loi, par

(1) Sixième avertissement sur les *Lettres* de M. Jurieu.

(2) Premier sermon pour la fête de la Circoncision.

ce christianisme de nature, bien antérieurs à la loi et au christianisme révélés et qui, pendant tant de siècles, ont seuls présidé aux destinées de l'humanité, sinon cette raison ou cet ensemble de ces vérités, « qui subsistent devant tous les siècles et devant qu'il y ait eu un entendement. » Ainsi pensait de la raison, de la philosophie et de Descartes le dernier Père de l'Église, à la différence de la plupart de nos théologiens d'aujourd'hui.